

LES CHRÉTIEN ET LES CORBÉ

PAR MARTIN MICHAEL DRIESSEN

Traduit du néerlandais par Christian Marcipont.

Durant de longues années, Martin Michael Driessen a surtout fait parler de lui dans le milieu allemand du théâtre et de l'opéra. Né aux Pays-Bas en 1954, il a suivi des études théâtrales à Munich. Il s'est longtemps illustré en Allemagne comme acteur, metteur en scène et producteur de théâtre. Ce n'est qu'en 2006 qu'il est rentré aux Pays-Bas.

Martin Michael Driessen a également fait ses preuves comme traducteur littéraire. À son actif, on compte entre autres la traduction en allemand de la tragédie «Lucifer» (1654) de Joost van den Vondel, une des œuvres les plus remarquables de l'histoire de la littérature de langue néerlandaise.

La quarantaine bien sonnée, M.M. Driessen s'est mis à écrire des romans. Si ceux-ci, dans l'ensemble, n'ont pas manqué de s'attirer de bonnes critiques, c'est surtout son recueil de nouvelles «Rivieren» (Rivières, 2016) qui lui a valu une certaine consécration. Les trois nouvelles de «Rivieren» semblent, si l'on peut dire, décrire des méandres autour de la vie des protagonistes. Chaque fois, une ou plusieurs rivières jouent un rôle déterminant dans leur existence. Le recueil a reçu le «ECI Literatuurprijs», une prestigieuse distinction dans la néerlandophonie. Le rapport du jury a mis en avant «la grandeur sévère de son style, avec ses phrases flamboyantes et suggestives, son inquiétante étrangeté, en même temps qu'une intemporalité bienfaisante.»

Les extraits rassemblés ici proviennent tous de la troisième nouvelle, dans laquelle un ruisseau breton forme la frontière entre les domaines d'une famille catholique et d'une autre de huguenots, opposées depuis des siècles par une cruelle rivalité.

La vallée s'étendait sur plusieurs lieues, mais elle était étroite: des deux côtés, la largeur du pâtis entre la lisière du bois et le ruisseau n'excédait nulle part les cent mètres, sauf à l'endroit où gisaient les ruines d'un sanctuaire mérovingien dédié à une certaine Godeberta, au sujet de laquelle quiconque eût été en peine de fournir de plus amples détails. Les chèvres aimaient à y grimper sans que l'on y trouvât à redire.

Les terres à droite du ruisseau appartenaient aux Chrétien, celles sur la gauche à la famille Corbé; il en était ainsi depuis toujours. Les deux familles se détestaient, cela aussi depuis toujours.

Les Corbé étaient huguenots, les Chrétien catholiques. Depuis la grande Révolution, leurs fermes se trouvaient disséminées sur plusieurs départements, et il n'était pour les relier que la possession divisée de cette étroite vallée dépeuplée où, durant les mois d'été, ils faisaient paître leurs bêtes.

Du fait qu'en ces mois d'été le ruisseau était étroit et peu profond, les troupeaux le traversaient, et tenter de les séparer eût été peine perdue. Cette permissivité ne cadrait pas avec la vision du monde des deux familles. Aucun Corbé n'aurait voulu d'un veau né d'un taureau catholique; aucun Chrétien n'aurait souffert qu'un bouc hérétique couvrît ses chèvres.

En conséquence de quoi il fut convenu qu'ils feraient paître à tour de rôle qui leurs bœufs, qui leurs moutons et leurs chèvres. Il s'en émut de nouvelles rancœurs car chacune des deux parties était intimement convaincue que l'autre tirait plus grand avantage de cet arrangement. Les génisses de Chrétien piétinaient le tapis de verdure l'année où Corbé n'avait que des moutons; les troupeaux de vaches de Corbé, à en croire les Chrétien, comptaient bien trop de têtes de bétail et ne laissaient pas d'espace pour leurs chèvres et leurs moutons.

Cependant, le problème majeur tenait à ce que le lit du ruisseau ne cessait de se déplacer. Dès que se formait un nouveau méandre, l'eau affouillait la glaise sur le bord extérieur, dérobaient des terres d'un côté pour les distribuer de l'autre. En règle générale, cette injustice était réparée dans les années qui suivaient grâce à un retournement de circonstances et, si à l'aune des siècles ni l'une ni l'autre famille ne se trouvait lésée, à chaque passage de génération tant les Corbé que les Chrétien étaient persuadés que la nature leur portait systématiquement préjudice.

La vallée demeurait ce qu'elle avait toujours été, avec ses bandes d'herbages séparant les coteaux boisés, et le ruban argenté, tout en sinuosités, de l'Issou plus ou moins au milieu. (...)

(...) Au terme de la Grande Guerre, les choses parurent à nouveau plus éloignées que jamais d'une solution. Lorsque Pierre Corbé, appelé sous les armes alors pourtant que la guerre entraînait dans sa dernière année, revint de sa captivité en Allemagne et reprit la ferme, Adèle Chrétien, qui n'avait pas de frère, avait épousé Corentin Berthou, le fils d'un des plus grands propriétaires terriens de Bretagne, et ce dernier défendant avec un fanatisme sans merci les intérêts de la famille, une nouvelle confrontation menaçait d'éclater.

Un dimanche après-midi, Édouard Salomon¹, qui entre-temps avait acquis une certaine corpulence et lisait Gide et Mauriac, avait pris le train jusqu'à la petite gare d'Auray. Il se promena à travers la vallée afin de jauger la situation.

Quoique n'étant pas vraiment un homme de la nature, il se mit peu à peu à éprouver du plaisir à cette entreprise. Cela se passait par une splendide journée de printemps et le ruban argenté du cours d'eau scintillait parmi les verts pâturages qui, comme l'indiquait sa carte, possédaient à peu près partout la même largeur. Après avoir parcouru quelques kilomètres, il voulut faire une pause et trouva un bel endroit où se reposer: les pierres grises qui, gisant sur une légère éminence du terrain, passaient pour les ruines d'une chapelle dédiée à sainte Godeberta. Il eut

la compagnie de quelques chèvres. Cette année-ci, celles de Corbé, se fit-il la réflexion, encore qu'il n'en fût pas absolument certain. Un grand bouc était étendu sur la plus haute pierre, peu désireux de décamper. Édouard s'assit sur une pierre en contrebas, d'où s'offrait aussi à lui une vue de toute la vallée. Le bouc l'observait, une fine patte au sabot fourchu pendant par-dessus le bord, l'autre repliée obliquement sous le tronc. Sa grosse panse poilue reposait sur le rocher chauffé par le soleil, de temps à autre agitée de mouvements péristaltiques. Des mouches bourdonnaient.

Voici la nature originelle, se dit-il, au cœur de notre France civilisée. Cette petite colline pourrait aussi bien être un tumulus préhistorique. Au même moment, les cloches de l'église d'Auray se mirent à sonner. La flèche du clocher était invisible, dissimulée derrière les bois qui couvraient les collines. Il était rassurant de se dire que les Chrétien étaient en route pour la messe et que Pierre Corbé allait assister au service loin de là, à l'église protestante de Camors. Leur royaume était à lui seul. Il sortit un sandwich de sa boîte en fer blanc, déboucha la bouteille de cidre qu'il avait apportée et ouvrit la chemise qui contenait ses documents.

C'était là, pensait-il, que se situait le problème.

Le cours d'eau s'était partagé entre deux lits.

Là où la vallée était la plus large, deux ramifications s'étaient formées le mois dernier, apparemment d'égale largeur, encerclant une longue île elliptique. Son père et son grand-père ne s'étaient jamais trouvés confrontés à pareil cas de figure. Lequel des deux cours d'eau déterminait-il dorénavant la frontière?

Les chèvres, à présent rassemblées au grand complet autour de lui, avaient d'autres préoccupations et se risquaient de plus en plus près de sa gamelle. Ses efforts pour les chasser n'eurent pas le moindre effet.

Le cours désormais scindé du ruisseau impliquerait des négociations, or négocier avec les Corbé et les Chrétien relevait quasiment de l'utopie. Quelques semaines de fortes précipitations, au cours desquelles le lit du ruisseau se déplacerait une fois de plus, pourraient peut-être apporter une solution au problème, mais quant à savoir si elles se produiraient cette année encore, rien n'était moins sûr. Dans l'intervalle, quelque chose aurait lieu, de cela il était certain.

Une chèvre brune, l'échine parcourue d'une raie noire, avait planté ses pattes de devant entre ses cuisses et le regardait droit dans les yeux. Édouard croyait savoir que les chèvres n'attaquaient pas les humains, mais cela ne suffisait pas à le rassurer. Il jeta la croûte de son sandwich aussi loin qu'il le put pour avoir la paix un instant.

Alors qu'il feuilletait les documents dans sa chemise, une coupure jaunie de *L'Ouest-Éclair* lui tomba entre les mains. Le grand-père de Pierre Corbé et l'arrière-grand-père d'Adèle Chrétien avaient été trouvés morts au bord du lit presque asséché du ruisseau, Corbé le crâne fracassé et Chrétien le cœur percé d'une balle.

Il n'y avait pas eu de témoins et personne ne connaissait les circonstances du drame; mais, dans cette Bretagne pétrie de catholicisme, l'opinion publique profes-

sait sa conviction que Chrétien avait été lâchement abattu et qu'il avait tué son assassin en usant de ses dernières forces.

L'avocat de la partie adverse ne manqua toutefois pas d'avancer que la victime, le vieux Corbé, avait déposé son fusil de chasse sur la rive et était en train d'amonceler des pierres, de manière à ériger un petit barrage destiné à retenir un peu d'eau pour ses bêtes assoiffées, lorsque Chrétien avait saisi sa carabine par le canon, avait tué d'un coup de crosse le vieillard accroupi et sans défense et, ce faisant, s'était par mégarde tiré sur lui-même le coup de feu réparateur: «... et tué lui-même par l'action sanglante qui finit la vie de sa victime... ou, peut-être, par la main de Dieu.»²

La cour de justice de Rennes avait cependant conclu qu'il avait également été fait usage de l'arme de Corbé.

Dans le coin supérieur, l'article à l'encre presque estompée était daté: 17 août 1852.

Mon Dieu, pensa Édouard. Nous voici entre-temps parvenus au XX^e siècle, on s'affaire à Versailles à la rédaction d'un traité de paix qui préservera à jamais le monde de nouvelles guerres - et ces familles perpétuent leurs rancunes, de père en fils. Le sommeil de la raison accouche de monstres. Il devait exister une solution. Il rangea la coupure de journal et laissa de nouveau courir son regard sur la vallée en apparence paisible, suivant des yeux le cours d'eau qui se ramifiait pour ensuite se reformer. Si les deux parties s'estimaient lésées, alors... L'idée était à ce point hardie qu'il osa à peine mener sa réflexion à son terme, et il se laissa distraire par un couple de faucons qui tournoyaient l'un autour de l'autre, planant en une double hélice, à l'affût d'une proie aux lisières du bois.

À présent, la chaleur se faisait plus intense et le bourdonnement des mouches de plus en plus insistant. Il déboutonna son col et son gilet. La puanteur des excréments parsemés entre les pierres de la chapelle en ruine lui était de plus en plus perceptible. Au fond, ce n'était peut-être pas le lieu idéal pour un pique-nique. Une fois de plus son regard suivit le ruisseau scintillant, jusqu'à cet endroit dans le lointain où un tournant de la vallée le dissimulait à la vue. Il faudrait... On tira sur le bord de son chapeau.

Le bouc se tenait maintenant tout juste derrière lui, se détachant sur le ciel bleu. Ses cornes et sa barbiche faisaient sa tête quatre fois plus longue qu'elle n'était en réalité. L'animal retroussa la lèvre supérieure et se mit à lécher son museau avec sa longue langue, dévisageant Édouard de ses pupilles étroites. Un masque impressionnant, se dit le notaire. Sa Majesté des mouches. Il était étonnant en fin de compte que les chèvres se satisfassent d'herbe; elles avaient l'apparence de carnivores. Il prit sa chemise et sa gamelle et se leva pour partir. Il en avait suffisamment vu.

Tandis qu'il redescendait la petite colline, une longue file de vaches se mit à longer d'un pas décidé l'autre côté de la rivière. Si les chèvres appartenaient à Corbé, les vaches devaient être celles de Chrétien.

Il se mit en devoir de reprendre le chemin vers la gare d'Auray. Les vaches semblaient n'avoir d'autre but que de le suivre en procession. Sans doute l'apparition d'un être humain dans cette vallée perdue était-elle un événement insolite auquel elles associaient une certaine attente, qu'il ne pouvait cependant satisfaire.

Éduard resta debout, leur expliquant qu'elles ne devaient rien espérer de lui, qu'il ne pouvait pas les traire et qu'il n'était pas un paysan. La vache en tête du troupeau l'écouta avec attention mais l'imita dès qu'il se remit en mouvement. Il fallut un certain temps pour qu'elle consente à s'arrêter, fouettant ses flancs de sa queue pour en chasser les mouches - un disciple qui avait fini par perdre la foi.

Ce n'est pas mon monde, pensa Édouard, et tout en se remettant à marcher, il se mit à réfléchir à la proposition qu'il entendait mettre au point une fois rentré. (...)

(...) Pierre Corbé avait entrepris plusieurs fois des démarches afin de se trouver une femme. Dans la petite commune protestante, les opportunités se comptaient sur les doigts d'une seule main, et il ne parvenait pas à se représenter une seule jeune fille sous les traits de son épouse, aussi se résolut-il en dernier recours à placer des annonces anonymes dans divers journaux de province, jusqu'en Normandie et en Charente. Cela se traduisit, après de laborieux échanges épistolaires, par deux rencontres en tout et pour tout. La première l'obligea à prendre le train pour Caen. La femme s'avéra, pour commencer, vingt ans plus âgée que ce qu'il s'était imaginé et, pour corser le tout, c'était une grenouille de bénitier. La seconde candidate était une fille d'épicier enjouée qui arborait des rondeurs à des endroits inhabituels, mais qui ne tarda pas à lui avouer que, loin d'être protestante, elle était issue d'une famille catholique, encore que, selon ses propres dires, cela n'eût pas la moindre importance à ses yeux. Pierre demeura célibataire. Après sa mort, en tout cas, la ferme resterait dans la famille car, même si son frère était mort jeune, il y avait encore quelques Corbé en Bretagne. Qu'il les connût à peine personnellement, il s'en battait l'œil.

Son existence s'était rétrécie aux proportions d'un devoir à accomplir, ou du moins de ce qu'il tenait pour tel. Six jours tu travailleras. Il n'y avait pas de place pour le bonheur.

Si Pierre Corbé se regardait dans le miroir, c'était pour se raser, ou bien parce qu'une visite chez le dentiste lui paraissait nécessaire. Il acceptait sa physionomie comme une chose qui vous est donnée. La vanité n'est que rongement d'esprit. Il allait de soi que sur une photo de sa compagnie il se serait reconnu à coup sûr, ne serait-ce qu'à la cicatrice sur la lèvre supérieure, de même que l'on retrouve un manteau et un chapeau dans une garde-robe; mais son apparence extérieure lui était indifférente.

Il n'avait d'autre relation avec lui-même que celle avec la place qu'il occupait dans l'ordre des choses, comme le lui enseignait la Bible. Ce qui comptait dans le

monde, c'étaient l'argent et le pouvoir, et ce qu'il en possédait était tristement dérisoire. Une terre. La terre représentait tout.

Adèle Chrétien avait toujours été pour lui comme les reines de jadis dont on lui avait parlé à l'école: elle s'était liée à un soupirant puissant pour conserver son royaume. Corentin Berthou était un châtiment infligé par le Seigneur. On eût dit que le Tout-Puissant, qui autrefois avait envoyé les plaies sur l'Égypte païenne, voulait mettre sa foi à l'épreuve en le confrontant à un nouvel ennemi.

Il était un souvenir qui remontait encore plus loin que ce jour où ils se querellaient au bord du ruisseau, même si Pierre se disait que ce qu'il croyait se rappeler n'avait peut-être jamais été qu'un rêve.

Adèle et lui étaient aussi petits l'un que l'autre, et ils se tenaient de part et d'autre du cours d'eau qui, dans le rêve, était un petit ruisseau, étroit et chatoyant.

«Si tu sautes, je saute aussi!» cria Adèle, qui portait un chapeau de paille. Son visage était entièrement maculé de jus d'aireselles.

«Non, c'est interdit!» cria Pierre à son tour. C'est notre côté.

- Je le sais bien. Et celui-ci, c'est le nôtre. Mais si nous sautons tous les deux en même temps... alors ton côté devient à moi, et le mien à toi!

- Comment est-ce possible? Si mon père voit ça, qu'est-ce que je vais prendre!

- Eh bien, si nous sommes tous les deux en l'air en même temps et que tu te trouves un moment à côté de moi, et moi à côté de toi, est-ce que ce n'est pas comme si, l'espace d'un instant, nous échangeons nos terres?»

Elle reculait déjà pour prendre son élan, sa petite robe indisciplinée virevoltant en tous sens, comme si elle était en mesure de faire un énorme bond.

«Rien qu'une fois, alors, cria Pierre en retour.

- Froussard!» cria Adèle.

Ils se frôlèrent en plein vol et atterrirent chacun sur la rive opposée.

«Corbé, Corbé!» exulta-t-elle en exécutant un pas de danse, je suis sur la terre des Corbé!

- Chrétien, Chrétien! hurla Pierre en faisant d'étranges cabrioles.

- Encore une fois! cria Adèle, et de nouveau ils sautèrent en même temps par-dessus le ruisseau.

- Et encore une fois, hurra, hurra!»

Dans son rêve, après un moment, ils retombaient, épuisés, dans l'herbe, de leur propre côté du cours d'eau. Adèle frottait ses maigres genoux et lui, sur le dos, laissait échapper un pet.

«Tu vois, si nous sautons tous les deux en même temps, c'est tout à fait possible, haleta Adèle. On recommence demain?

- Peut-être», dit-il.

Et Adèle elle-même croyait se rappeler qu'ils avaient recommencé une fois, mais elle n'en était plus absolument certaine. (...)

(...) «Madame Chrétien, monsieur Corbé, déclara Salomon. Ce cours d'eau traverse cette vallée depuis le pléistocène et, observé à l'échelle des siècles - que dis-je, des millénaires! - s'est, globalement, à peine modifié. Il était déjà présent avant Luther et Calvin, et même avant Jésus-Christ. Je dirais même plus: avant le patriarche Abraham. Et vous prétendez...

- Les photographies sont là pour le prouver. Et elles ont été prises par un avion depuis le ciel, repartit Adèle.

- Vous pouvez dire ce que vous voulez, Maître, fut le commentaire de Pierre. Les Chrétien en profitent davantage que nous. Et ce depuis des siècles.

- Si tel est votre avis à tous les deux, répondit Édouard, j'ai une solution à vous proposer. Voulez-vous l'entendre?»

Pour la première fois Pierre et Adèle se regardèrent. Les deux demeurèrent imperturbables, ils ne voyaient pas davantage que ce qu'ils savaient déjà. Ce n'était pas sans rappeler à Pierre les regards que, prisonnier de guerre, il avait échangés avec ses gardiens. Quelque chose, au fond, de parfaitement impersonnel.

«Oui, je le veux, déclara Adèle, et à peine ces mots prononcés, elle prit cruellement conscience du caractère déplacé de la formulation.

- J'écoute», dit Pierre.

Édouard ouvrit un tiroir et en sortit un mince porte-documents à l'ancienne mode, serré par deux étroits rubans. «M'autorisez-vous une remarque personnelle? demanda-t-il, sur quoi il poursuivit sans attendre la réponse. Il y a trente ans que j'ai commencé à y réfléchir. Peu après la Grande Guerre, à l'époque où nous espérions tous que pareille chose nous serait épargnée à jamais. Tel ne fut pas le cas, comme nous le savons. À présent nous nous relevons des malheurs d'une nouvelle guerre mondiale qui a infligé de profondes blessures à la France. Personne ne le sait mieux que vous, Madame Berthou. À l'époque déjà, quand j'étais jeune homme, je me disais: il doit tout de même exister un moyen d'aplanir un conflit particulier comme le vôtre, qui, tout bien considéré, est inutile et irrationnel. Sans effusion de sang, sans rancune, sans perte de face pour personne, sans que qui que ce soit se sente lésé. Et cette solution, il n'est pas trop tard pour que je vous la soumette, si vous le voulez.»

Un long silence régna.

«Je le veux, finit par déclarer Pierre avec un sourire grinçant.

- J'écoute, dit Adèle.

- Vous échangez vos terres», dit Salomon.

Tout resterait en l'état, à ceci près que la moitié occidentale de la vallée appartiendrait dorénavant aux Chrétien, et la moitié orientale aux Corbé. De ce fait même, plus personne n'aurait dorénavant de raison de se plaindre des caprices de la nature.

Salomon avait parlé et attendait.

Sans doute le désir de posséder les terres de l'autre côté du cours d'eau pesa plus lourd que la renonciation à ce qu'ils avaient eu toute leur vie, et puis Pierre autant qu' Adèle étaient las de cette lutte, de ce procès, de cette rancœur dévorante.

Mais il se peut également qu'autre chose ait eu son mot à dire: leur souvenir d'un rêve dans lequel, enfants, ils sautaient par-dessus le ruisseau avant de le franchir d'un bond dans l'autre sens, un rêve où, l'espace d'un instant, il n'y avait plus de frontière.

Ils se regardèrent. Ce n'était pas un sourire - Adèle ne souriait jamais - mais une légère modification sembla se produire autour de ses commissures. Peut-être était-ce dû à l'éclairage.

Pierre haussa les épaules. «Mais il n'est pas question que je paie des frais de notaire.

- C'est inutile, je vous rassure. Madame Chrétien, monsieur Corbé, cette affaire interminable que mon père et mon grand-père en leur temps déjà se sont vainement escrimés à résoudre, j'entends la régler une fois pour toutes et la mener à bonne fin avant de prendre ma retraite. Il s'agit d'une mission personnelle, si vous voulez. Je vous fais remise de mes honoraires.»

Ils signèrent le contrat.

Extraits de «Pierre et Adèle», in *Rivieren* (Rivières), Uitgeverij Van Oorschot, Amsterdam, 2016, pp. 91-92, 99-102, 106-108 et 117-119.

Notes

- 1 Notaire juif à Lorient, chargé par les familles Chrétien et Corbé d'arbitrer leurs différends. L'affaire Chrétien-Corbé représentera pour le notaire une source importante de revenus. (N.d.T.).
- 2 En français dans le texte.